

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 18

Artikel: Noûtron veladzo
Autor: M.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196230>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Enfin la chasse est autorisée en Seine-et-Oise. La veille du bienheureux jour, monsieur a préparé son costume tout flamant neuf, nettoyé son fusil, complété sa provision de cartouches et, demain, il aura tout sous la main à l'heure matinale du réveil. Dès le soir, pour n'être retardé en rien, il a même fait ses adieux à sa femme. Au point du jour, il saute du lit.

« Allons, chasseur, vite en campagne ! » fredonne-t-il bien bas pour ne pas éveiller son épouse qui dort profondément, le nez dans la ruelle.

Il s'habille à la hâte. Puis il veut prendre son fusil... O surprise !!! le fusil a disparu du coin où il l'avait placé la veille !

Sur la pointe du pied, il visite en silence tout l'appartement... Pas de fusil !... A bout de recherches, il se décide à interroger sa femme.

MONSIEUR (*prenant sa voix douce*). — Dors-tu ? ma Louloute ; hein ? dors-tu ?

MADAME (*s'éveillant*). — Tiens, te voici déjà revenu de ton ouverture de chasse, mon chéri ?

MONSIEUR. — Non, il n'est encore que cinq heures du matin... Tu ne sais pas ce qui m'arrive ? Je ne peux pas mettre la main sur mon fusil.

MADAME. — Est-ce qu'il t'est vraiment indispensable ?

MONSIEUR. — Dame ! avec quoi veux-tu donc que je tue les lièvres ?

MADAME. — Comment faisait-on au moyen-âge, quand la poudre n'était pas inventée ? On tuait pourtant aussi des lièvres.

MONSIEUR. — C'est possible ! mais je ne veux pas me faire montrer du doigt en arrivant au rendez-vous avec un épieu et un carquois.

MADAME. — Pourquoi pas ? Les journaux ne seraient pas remplis d'accidents de chasse résultant d'armes à feu... On a son fusil à la main, on franchit un fossé... et crac ! on se tue, on tue son voisin, comme c'est arrivé, l'an dernier, à M. Dupitois !

MONSIEUR. — Heu ! heu ! Dupitois... Celui qu'il a tué était son beau-père... Peut-être bien qu'en étudiant la chose à fond, on aurait pu découvrir que ce n'était pas tout à fait un accident.

MADAME. — Ta, ta, ta... Mon notaire me disait encore hier : « Notre bonne saison d'affaires, c'est le moment de la chasse. »

MONSIEUR. — Voyons, tu sais que je chasse pour mon obésité... que je ne descends jamais d'omnibus sans qu'il soit bien arrêté. Pourquoi donc veux-tu croire que, parce que j'ai un fusil en main, je vais me mettre à bondir comme une chèvre... Oh ! non, je suis plus prudent que ça.

MADAME. — Ah ! elle est jolie votre prudence ! Quand je pense que, l'an dernier, on vous rapporta ici tout ensanglanté.

MONSIEUR. — Oui, mais ce n'était pas un accident... c'était par un miracle, par un phénomène inouï. Je chasserais encore dix mille ans que pareil fait ne se reproduirait pas.

MADAME. — Est-ce que vous allez toujours me soutenir votre mensonge que c'était un lièvre qui vous avait tiré un coup de fusil ?

MONSIEUR. — Puisque c'est la vérité.

MADAME. — Ah ! ouïche !

MONSIEUR. — Il n'y a pas de ouïche ! je poursuivais un lièvre dans les vignes... le raisin était mûr, et dame ! le raisin, c'est comme le galon... une grappe par ici, une grappe par là... on va jusqu'au moment où l'on se sent tout à coup le ventre inquiet. Dans cet état là, je couche mon fusil par terre, le canon un peu relevé par une pierre pour lui éviter l'humidité et je passe derrière un buisson... C'était précisément celui où se cachait mon lièvre !... Effrayé par la vue et le bruit, l'animal bondit et, dans sa fuite, il va juste poser sa patte sur la gachette de mon fusil, qui part... Je reçois la charge en plein dans la portion de mon individu qui prenait l'air... J'étais gravé !... (*Changeant de ton*). Avec tout ça, je voudrais bien savoir ce qu'est devenu mon fusil ?

MADAME. — Vous l'aurez posé dans quelque coin humide où la rouille l'aura rongé.

MONSIEUR. — Dans ce cas je retrouverais au moins la crosse... Tiens, chère amie, tu ferais mieux de m'avouer franchement que tu l'as caché.

MADAME. — Et quand cela serait ? Est-ce donc une existence que celle d'une femme qui, toute la journée, tremble de voir revenir son mari sur un brancard. Je ne comprends pas qu'un homme raisonnable aille oublier sa femme, son commerce, ses échéances, pour satisfaire une idiote manie de tirer des coups de fusil sur ses voisins... Les journaux ne racontent que ça !

MONSIEUR. — Tu te fais une fausse idée de la chasse, si tu te figures qu'on emploie le temps à se tirer les uns sur les autres... Oui, peut-être en province, où l'on s'ennuie et où les querelles de religion subsistent toujours. Mais à Paris, ce n'est plus ça... Je sais bien que tu vas encore me parler de Dupitois, mais je te répéterai aussi que la victime était son beau-père... Non pas que j'excuse Dupitois, sois-en persuadée, mais tous les chasseurs ne sont pas des Dupitois. Tiens, par exemple, je te citerai l'ami Blanquet.

MADAME (*avec ironie*). — Je vous conseille de le citer, celui-là ! Pas plus chasseur que ma pantoufle !

MONSIEUR. — Pas chasseur, lui... il ne rentre jamais au logis sans au moins dix perdreaux et deux ou trois lièvres.

MADAME. — Oui, mais achetés chez le marchand de gibier... Quant à en avoir tué un seul avec son fusil, bernique !... Ne me remuez pas la tête, je sais ce que je sais, allez !... C'est un monstre d'infidélité et d'inconduite, votre Blanquet. Aussi sa pauvre femme, qui se doutait que son bandit d'homme chassait autre chose que le lièvre, a voulu s'assurer s'il faisait réellement le coup de feu. Elle lui a chargé chaque canon de son fusil avec une bougie... Il y a trois ans de cela, et les bougies y sont encore ! Chez tous les marchands d'estampes, il y a une gravure qui représente un chasseur barrant le bout d'un pont à une bergère qui voudrait traverser l'eau. Le chasseur frise sa moustache en faisant des yeux émerillonnés, et la gravure s'intitule : *Le droit de passage*... Voilà le gibier que chasse votre Blanquet ! Est-ce que vous aussi vous réclamez le droit de passage aux bergères ?

MONSIEUR. — Au lieu de me conter toutes ces balivernes, tu ferais mieux de me rendre mon fusil... Voyons, tu ne veux pas me déshonorer devant tout le quartier ?

MADAME. — Comment cela ?

MONSIEUR. — En me voyant passer ainsi costumé en chasseur et sans fusil, les voisins se diront, à coup sûr, que les renseignements ont été si mauvais qu'on a refusé de me donner un port d'armes. Alors on forgera un tas de calomnies qui nous nuiront plus tard quand nous voudrions établir notre fille... Songe à cela, Bibiche, et rends-moi mon fusil. Ne me laisse pas ridicule aux yeux de mes amis.

MADAME. — Alors, monsieur préfère ses amis à sa femme ?

MONSIEUR. — Non, mais je ne veux pas être blagué pour m'être ainsi laissé désarmer. Je les entends déjà quand nous déjeunerons à la matelote de Gournay.

MADAME. — C'est bien ça ! Une matelote ! ces messieurs vont godailler, boire, s'échauffer la tête, puis, au dessert, on jouera avec les fusils, on s'ajustera... toujours comme dans les journaux.

MONSIEUR. — Ah ! tu m'ennuies à la fin avec tes journaux ! (*D'un ton impatient*) : Veux-tu me rendre mon fusil, oui ou non ?

MADAME. — Non, non, non.

MONSIEUR. — Alors je vais m'en acheter un autre avec l'argent que j'avais mis de côté pour t'acheter tes toilettes d'automne.

MADAME. — O maman !! (*Elle a une violente attaque de nerfs ; son mari effrayé et attendri lui prodigue ses soins.*)

MONSIEUR. — Voyons, Louloute, calme-toi... Eh bien, non, je n'irai pas chasser, j'y renonce, je respecte tes craintes.

MADAME (*d'une voix douce*). — Tu tenais donc bien à chasser ?

MONSIEUR. — Sans doute. Depuis si longtemps je me faisais une fête de cette journée.

MADAME. — Puisque tu m'as cédé, je veux maintenant que tu chasses toute la journée... Et pour te le prouver, je vais te mettre moi-même l'arme en main. Ouvre le tiroir d'en haut de la commode.

MONSIEUR (*à part*). — Enfin, je vais tenir mon fusil !

MADAME. — Que vois-tu dans le tiroir ?

MONSIEUR (*désappointé*). — Un soufflet Vicat et une boîte de poudre insecticide.

MADAME. — L'appartement est infesté de petites bêtes incommodes... Chasse toute la journée, mon ami.

MONSIEUR (*à part*). — C'était bien la peine de me mettre des guêtres jusqu'au ventre !

Eugène CHAVETTE.

Un de nos collaborateurs vient de retrouver dans son portefeuille les vers qui suivent, inspirés par une visite au Village suisse, alors que cette petite merveille de l'Exposition nationale attirait tant de monde à Genève.

Nôutron veladzo.

Dein cé galé villho veladzo
Se n'ia jamé z'u dè mariadzo,
N'ia jamé non pllie dè dècès,
Ni dè tzeagnès, ni procès.

Yè biò tertzli lo cemetiro
Pré d'ao mothi vîro, revîro,
N'ein vèto mein ; mein d'èpetau,
Mein dè sergent-municipau.

Ne l'ai ia mein dè tzaravoutès,
Dè chenapans, dè croulès routès ;
Ne l'ai ia que d'ai bravès dzeins,
D'ai bons Suisses, d'ai citoyens !

Tzacon s'ein va à s'n'ovradzo
Dè grand matin, avoué coradzo,
Delon, demà, demécro, d'dzao,
Deveindro, decendo... s'on pao !

Demeindze l'est lo mîm'affère :
La fenna, lè z'infants, lo père,
Apré la messa, lo sermon,
D'ivont travaill' ein coumon.

Quoui la fé cé tant bio veladzo
Iò l'on fà d'ao se bon froumadzo ?
— *Bowcier, Brémoud*, deux Genevois.
— L'ont meretâ d'être Vaudois !

La rèsse et lo moulin, la fretèri, la fordze
Que vont, ice, asse bin que d'ao côté dè Mordze,
Font que dein cé veladz'on se cràirè tzi sè ;
Et quand la fenna dit : « Ora, dépatze-tè ! »
Lo lieu s'ein va ; adon ye faut repreindr'on verro
D'ao syndica vaudois, tant bon, tant salutairo.
Faut assebin revàirè lè vatzès, lè modzons,
Lè tchivvès, lo bocan, et polail' et pindzons,
Lè z'armailis tant bio, lo bolondzi d'ein face,
Refèr'on tor per lè, reveni su la pliaice ;
Der'adiu à tot cein, dein son tieu lo gravâ,
Kâ jamé n'aré cru qu'on ein pussè plliorâ !

Ora, allein-no-z'ein ! ne pu mé restâ ice,
Su trâo èmu... su flâi, oï !... Vive la Suisse !
Et Dzenév'assebin, et ti lè Genevois !
Lè mè que vo lo dio, mè, on villho Vaudois.

M. D.

Quand lè Bourbaqui étiont perquie, on vilho sorda dè pè Monlavela, qu'avai servi ein n'Hollande lè z'autro iadzo, contrè lo grand Napoléon, desâi :

— Ora que vayo clliâo Français, cein mè fâ rassoveni dièro ne lè z'ein fè corrè dein lo temps.